

nelle. Si nous envisageons la question à un point de vue plus étendu, si nous voulons voir nos fils et nos filles être à même de converser, si besoin est, avec un Anglais, un Allemand, un Italien, un Espagnol ou même un Chinois, nous nous trouvons dans l'impossibilité la plus absolue de réaliser ce beau rêve.

J'affirme et je veux prouver ici que ce rêve est facilement réalisable :

Un savant, un érudit, a fait présent à l'Europe, j'en pourrais dire au monde entier, d'une langue idéale qui se plie à toutes les exigences que le linguiste le plus difficile peut lui opposer et dont la richesse, pour qui sait en comprendre le mécanisme, égale et dépasse même celle de n'importe quelle langue déjà existante, y compris le grec et le latin : vous avez deviné, amis lecteurs, qu'il s'agit de l'Esperanto.

L'Esperanto est cette langue auxiliaire internationale créée par le docteur Zamenhof, de Varsovie. Ce savant linguiste n'a pas, dans le choix des vocables à employer, procédé comme ses prédécesseurs, qui ont fabriqué d'une manière absolument absurde et arbitraire des mots n'ayant aucun rapport avec ceux des langues déjà connues. Qu'a fait le docteur Zamenhof ? Que devait-il faire ?

On pouvait se demander : " Pourquoi ne pas prendre comme langue internationale une langue existante, telle que l'anglais qui est parlé par un nombre respectable de millions d'individus ? " On pourrait répondre à cela : " Pourquoi donner du même coup une prépondérance si considérable à une nation quelconque, que cette nation fût anglaise, allemande ou française ? "

Le docteur Zamenhof savait que depuis deux cents ans plusieurs douzaines de chercheurs avaient essayé de créer et de faire adopter une langue universelle, sans y réussir d'aucune façon. Quelle était la cause de leur échec ? C'est qu'ils se sont toujours obstinés à former la langue en question de matériaux nouveaux, alors qu'ils n'avaient qu'à puiser autour d'eux, dans les langues de leurs circonvoisins, des mots tout faits qu'on aurait adoptés sans difficulté à condition de choisir les vocables les plus universellement répandus. C'est justement ce qu'a compris et fait le docteur Zamenhof.

La langue auxiliaire internationale mérite bien son nom et est, à bon droit, remarquable par son internationalité, je dirai plus, par sa neutralité. Elle comprend, en effet, tous les mots qu'on rencontre le plus souvent dans l'ensemble des langues européennes, de sorte que chacune d'elles y trouve son compte et on ne pourra, d'un autre côté, accuser le docteur Zamenhof de partialité, car partant du principe qu'il s'était imposé, un autre que lui aurait procédé exactement de la même manière. J'ajouterai que le

résultat en a été surprenant, car l'ensemble de la nouvelle langue présente autant d'harmonie et en même temps d'énergie qu'aucune langue connue peut en offrir et elle a été acceptée par les sommités linguistiques avec une admiration et un enthousiasme qu'on ne saurait taxer d'excessifs. Ne soyons donc pas jaloux [je parle à tous les Européens du succès de notre savant voisin et facilitons-lui le travail qu'il a commencé, aidons-le dans l'entreprise qu'il veut mener à bien et remercions-le d'avoir doté l'humanité d'un élément d'entente internationale. On a souvent comparé les langues à des frontières infranchissables séparant les peuples ; il nous a donné le moyen de resserrer les liens de fraternité qui unissent déjà les nations européennes.

Qu'on ne croie pas que je veuille ici prôner d'une manière intéressée l'oeuvre de Zamenhof ; je ne lui ai jamais écrit ni parlé ; je ne le connais pas ; mais j'estime que celui qui, par un moyen quelconque mais efficace, tend au rapprochement des peuples, a fait oeuvre louable.

La langue auxiliaire est si facile à acquérir que nos enfants pourraient l'apprendre sans pâlir sur la grammaire, avec des résultats immédiatement appréciables. Cette langue ne doit pas, comme les gens peu sensés l'ont cru et, malheureusement dit et répété, remplacer les langues vivantes ; mais seulement servir d'organe international qui facilitera et réalisera, une fois pour toutes, l'échange de nos idées avec nos voisins.

Ce n'est pas avec des paroles seulement qu'on arrivera au résultat désiré. Le Docteur Zamenhof a mis entre nos mains un instrument merveilleux qui laisse loin derrière lui les autres essais du même genre. A nous maintenant de tirer de son travail tout le profit possible. Il ne faut pas que cette oeuvre reste stérile ; nous serions coupables envers les générations qui vont nous suivre de ne pas commencer pour elles un mouvement qui leur rendrait des services dont nous n'avons peut-être aucune idée à l'heure actuelle. Les gens timorés, les rétrogrades, ceux qui retardent d'un siècle, ceux qui oublient que le " statu quo " chez une nation est un signe de mort, feraient bien de méditer cette maxime des esperantistes, que je ne leur ferai pas l'injure de traduire : " *Progresado estas vivo, restado estas morto* ".

Ces peureux pourraient demander : " Mais par quels moyens arriver à faire quelque chose d'utile, d'efficace pour la langue internationale ? " C'est bien simple : que nos ministres compétents s'en occupent chacun dans sa sphère.

Pourquoi les élèves des écoles normales, nos futurs instituteurs, à partir de maintenant n'étudieraient-ils pas l'Esperanto qu'ils pourraient dans la suite enseigner à leurs élèves des écoles primaires ?

Ce serait arriver tout d'un coup et d'une manière utile, à l'enseignement des langues vivantes dans ces écoles. Une heure par semaine suffirait à cette étude que je considère comme constituant une récréation pour ces enfants, sans parler de la gymnastique intellectuelle autrement profitable qui découlerait forcément de la comparaison continuelle des idées et des mots. Pourquoi ne suivrait-on pas ce mouvement en avant dans les écoles pratiques de commerce et d'industrie qui amènent une certaine portion des jeunes gens aux écoles supérieures de commerce, aux écoles d'arts et métiers ? Pourquoi les élèves des sections industrielles de ces écoles, dont le programme ne comporte pas l'étude des langues vivantes, pourquoi, dis-je, ces élèves-là n'apprendraient-ils pas l'Esperanto, auquel on pourrait consacrer une heure par semaine seulement ; ce qui en trois ans les rendrait complètement maîtres de la langue ? Je dis trois ans, parce que tel est le laps de temps consacré aux études ; mais il est bien évident que c'est au moins trois fois plus qu'il n'en faut pour acquérir l'Esperanto.

Evaluez par la pensée le nombre des jeunes gens qui pourraient parler une autre langue que la leur ! Mais me dira-t-on, une fois nos jeunes gens bien préparés à l'échange international des idées, si les mêmes études ne sont pas faites dans les pays voisins ou lointains, il n'y aura rien de fait. Cela est vrai, mais croyez-vous que les autres nations, stimulées par notre exemple, ne prendraient pas, elles aussi, des mesures analogues en ce qui concerne l'idiome international ? Il est d'ailleurs facile à nos ministres de s'aboucher [le protocole s'est agité quelquefois pour bien moins !] avec les ministres compétents des autres nations et provoquer, par là, un mouvement général. Je dirai même universel, qui résoudrait la question d'un seul coup.

Je vous laisse à penser les résultats qui se produiraient si ce que je propose était mis à exécution. Par l'initiative privée seule, le nombre des esperantistes, d'après les derniers annuaires, s'élève dans tous les pays du monde à un chiffre déjà considérable ; qu'arriverait-il si semblable mesure était prise pour propager l'Esperanto ?

Avant de terminer cette étude, je veux dire encore quelques mots sur la langue internationale.

Beaucoup de gens en ont parlé sans l'avoir jamais étudiée, et simplement sur de vieilles reminiscences, vestiges non encore effacés du burlesque Volapuk et ont cru avoir affaire à une langue " *ejusdem farinae* ". Ils se trompent du tout au tout. L'Esperanto [je puis en parler en connaissance de cause], l'ayant acquis facilement en trois mois] est une langue admirable, simple, logique, ration-